

GÉRARD ALTHABE : UN INTERLOCUTEUR DES MONDES
CONTEMPORAINS

[Suzanne Chazan](#), [Valéria Hernandez](#), [Bernard Hours](#), [Monique Selim](#)

Presses de Sciences Po | « [Autrepart](#) »

2005/2 n° 34 | pages 85 à 91

ISSN 1278-3986

ISBN 9782200920512

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-autrepart-2005-2-page-85.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Hommage
à
Gérard Althabe



Photo de Gérard Althabe © Patrice Ville

Gérard Althabe : un interlocuteur des mondes contemporains¹

*Suzanne Chazan**, *Valéria Hernandez***,
*Bernard Hours****, *Monique Selim*****

Né le 6 décembre 1932, Gérard Althabe a débuté sa carrière en 1957 à l'ORSTOM qu'il a quitté pour rejoindre l'École des hautes études en sciences sociales. Il gardait des relations privilégiées avec son institution d'origine. Ainsi, durant la transformation de l'ORSTOM en EPST, en 1982, il accompagnera l'émergence et le développement du Département urbain (D), créé et dirigé par Émile Lebris, en siégeant dans son Conseil de département. Par la suite, il sera plusieurs fois membre invité de la Commission de sciences sociales. Enfin, après le remodelage de l'IRD et la création des unités de recherche, en 2000, il fera partie du Comité scientifique de l'unité de recherche Travail et mondialisation. Il suivra de près les travaux individuels et collectifs de cette équipe qui rassemble anthropologues et économistes et collaborera activement à ses colloques annuels et publications.

Nous sommes plusieurs à l'IRD, ex-ORSTOM, à avoir entretenu un dialogue intellectuel fructueux et suivi avec Gérard Althabe. Chacun a partagé, à sa manière, un « terrain », un objet d'enquête ou un questionnement théorique ; nous avons alors pris acte de l'anthropologue singulier qu'il était. Plus que tout autre, il remettait sans cesse en cause les concepts admis de la discipline, plus que tout autre il a renouvelé le savoir institué toujours relatif – selon lui – à un contexte, mis en lumière par l'observation et la pratique de recherche. Sa voix contraste toujours avec le concert des modes et des banalités qui viennent trop souvent en lieu et place du discours se réclamant de l'anthropologie.

Travailler avec lui a été avant tout faire l'expérience d'un métier pour lequel l'enquête de terrain constituait l'épicentre. Mais travailler avec lui a signifié aussi découvrir une sensibilité humaine rare qui était sans doute la matrice dans laquelle

1. Des extraits de ce texte ont été publiés dans *Sciences au Sud*, journal de l'IRD (n° 27, nov.-déc. 2004).

* Anthropologue à l'IRD, BP 64501, 34394 Montpellier cedex 5. suzanne.chazan@mpl.ird.fr.

** Anthropologue à l'IRD, UR003 « Travail et Mondialisation », Centre IRD d'Île-de-France, 32, avenue Henri Varagnat, 93143 Bondy cedex. Valeria.Hernandez@bondy.ird.fr.

*** Anthropologue à l'IRD, UR003 « Travail et Mondialisation », Centre IRD d'Île-de-France, 32, avenue Henri Varagnat, 93143 Bondy cedex. bernard.hours@bondy.ird.fr.

**** Anthropologue à l'IRD, UR003 « Travail et Mondialisation », Centre IRD d'Île-de-France, 32, avenue Henri Varagnat, 93143 Bondy cedex. Monique.Selim@bondy.ird.fr.

sa réflexion intellectuelle s'enracinait : son auto-questionnement permanent se traduisait dans une composante théorique, sa réflexivité méthodique. Ainsi, il a été le premier à poser la question de la position occupée par l'anthropologue dans le champ social de l'enquête, conçue comme une production inédite, conjoncturelle et évolutive. Sans doute obéissait-il là à une inspiration née de sa formation de départ en psychologie, à l'Université de Bordeaux, dans les années 1950.

Mais son grand apport sera de forcer par ce biais les anthropologues à une rupture épistémologique sur le lieu même de l'autre. Repenser la dichotomie entre l'anthropologue – situé dans une dominance économique-politique coloniale ou post-coloniale – et le sujet indigène – cantonné dans le masque de sa différence. Il rétablira l'anthropologie comme un processus spécifique de connaissance : il le fondera sur l'invention de relations interpersonnelles tout à la fois extérieures et internes à l'expérience quotidienne partagée avec les acteurs. Ainsi, l'altérité comme fondement historique de la réflexion anthropologique prendra-t-elle une nouvelle signification, plus méthodologique, plus politique. Cette leçon sera appliquée et renouvelée par lui et beaucoup d'entre nous dans des configurations sociopolitiques très variées (Congo, Madagascar, France, Roumanie, Argentine, Laos, Vietnam, etc.), à travers les notions d'acteur idéologique, médiateur symbolique ou tiers exclus.

Quelques bribes de son itinéraire

La notoriété de Gérard Althabe est née des réflexions critiques sur le pouvoir colonial, sur le processus de l'indépendance nationale, la formation d'un État-nation à partir de 1972 à Madagascar. Sa thèse sur la côte Est malgache, *Oppression et libération dans l'imaginaire*, a eu un écho auprès de l'élite intellectuelle et politique malgache des 20 premières années d'indépendance et dans le mouvement anticolonial français. La décennie des années 1960-1972 à Madagascar a débouché sur une appropriation particulière de la notion de « situation coloniale » (développée par Georges Balandier) qu'il a appliquée à l'ensemble des « situations d'enquête », en distinguant le niveau des discours produits et celui de la pratique sociale et des stratégies des acteurs. Cette approche était totalement originale, elle est devenue classique aujourd'hui.

Pour comprendre l'avancée de Gérard Althabe dans le domaine de la production du savoir, il faut mettre en évidence l'unité analytique des sociétés du lointain (le Congo, Madagascar, la Roumanie, l'Argentine) et du proche (les villes nouvelles et les cités HLM en France, les lieux à activité finalisée, les institutions) dont il a été l'artisan. Quand, en 1979, il entre à l'École des hautes études en sciences sociales, (EHESS) commence, pourrait-on dire, la deuxième période de sa vie professionnelle. Loin d'être une expérience séparée de ses recherches passées, elle a été, au contraire, le moyen de poursuivre la même réflexion épistémologique sur les sociétés de l'ailleurs, du lointain, en travaillant le concept « d'étranger » dans les quartiers urbains où ont été développés des programmes de recherche (Nantes, Paris, Argentine, Roumanie...).

Cet anthropologue « du présent et au présent » possédait un regard décalé qui lui permettait de saisir ce qui fait sens dans les rapports sociaux. Il avait une habilité

particulière à extraire l'essentiel, l'original, le propre de chaque événement, ce qui le constitue, le structure, cela même qui est sa condition d'existence imaginaire et symbolique. Au moment de sa disparition, Gérard Althabe avait en chantier un ouvrage d'épistémologie de l'anthropologie par lequel il tentait de systématiser sa production intellectuelle. Cette « démarche », comme il l'appelait, s'est constituée dans un dialogue permanent non seulement avec la production théorique intradisciplinaire mais aussi avec la philosophie compréhensive de Gadamer, l'existentialisme de Sartre et le matérialisme de Marx et Luckacs. D'une rare complexité dérivée de sa finesse analytique, de sa volonté de « se placer à l'articulation des dimensions en jeu », cette perspective interprétative a pu rendre compte des phénomènes aussi divers que *le tromba*, culte de possession à Madagascar, les bouleversements dans l'organisation sociale des Pygmées Baka à l'époque coloniale ou la production de l'étranger dans la société française des années 1980, entre autres.

Convaincu que la spécialisation « géographique » (anthropologie africaniste) ou thématique (anthropologie urbaine) amènerait la discipline tôt ou tard à un assèchement conceptuel, il s'est forcé personnellement à toujours choisir des terrains d'enquête nouveaux et, institutionnellement, il a milité pour que l'ethnologie française rompe avec la dualité *ici folklorique/ailleurs exotique* et se saisisse des problématiques contemporaines de la société, outrepassant sa tradition « folklorisante » et « exotisante ». Ainsi, la démarche qu'il pratique appelle à une « décomposition radicale de l'exotisme », ce qui suppose sortir définitivement du schéma dans lequel le savoir se construit à partir d'une distance maximale (altérité ethnoculturelle) avec son interlocuteur, tel que le préconise par exemple, l'anthropologie positiviste, structuraliste ou marxiste (la notion de « défamiliarisation » forgé par les post-modernes, malgré sa volonté de se penser comme un dépassement au positivisme, est en continuité avec ce courant en ce qui concerne le besoin d'un regard « éloigné »).

Une anthropologie politique et une épistémologie de la connaissance

L'empreinte politique de sa production intellectuelle tient fondamentalement au fait qu'il se place dans l'ici et maintenant pour en rendre compte. Son travail savant consiste alors dans la déconstruction des évidences partagées par les acteurs des enquêtes qu'il mène. Ce faisant il montre le caractère social de ces constructions symboliques, c'est-à-dire leur rapport au contexte, leur indissoluble appartenance au monde des productions artefactuelles. Les invariants culturels, si chers à une certaine anthropologie, n'ont pas de place dans l'épistème d'Althabe. En revanche, son objet est le mode de communication, c'est-à-dire l'espace de signification commun qui permet l'échange entre des individus aux itinéraires et aux attentes singulières. La dialectique du sujet et du collectif, telle qu'elle s'élabore dans la société contemporaine, est ici au centre de sa réflexion.

Situé dans des champs microsociaux précis (soulignons-le encore une fois, aussi divers qu'un quartier de Brazzaville en 1958, un village malgache en 1960, une rue immeuble d'une banlieue française en 1976, une agence de tourisme argentine en 1986, une entreprise française en 1988, un village roumain en 1995, etc.),

l'ethnologue assiste à des échanges interpersonnels, à des événements collectifs, à la production des univers matériels et symboliques dont il tente de restituer la généalogie sociale. Se placer dans le micro-social ne veut pas dire s'y enfermer. L'enjeu majeur des analyses sur ces productions singulières reste leur articulation à la société globale dans laquelle ces micro-situations prennent sens (fortement contraire à une anthropologie qui découvre « le village dans la ville » ou « la culture d'une entreprise » par exemple). La notion d'« autonomie relative » rend compte de ce projet risqué qui consiste à dégager le mode de communication propre d'un champ social pour ensuite le replacer dans la continuité d'une réalité socio-politique et historique majeure, celle qui constitue l'horizon de toute production conjoncturelle. Ici fait jour la deuxième dialectique dont il est question de rendre compte pour Althabe : l'articulation du local et du global telle qu'elle se joue dans des situations précises. C'est pourquoi les configurations économique-politiques globales sont, de son point de vue, centrales : tout d'abord, elles véhiculent une idéologie propre qui est, à des degrés variables, incorporée et transformée par les acteurs. Gérard Althabe s'attachera ainsi à décrypter les trois grands cadres globaux qui ont traversé sa vie : le colonialisme et son impossible fin, le communisme et sa destitution, enfin, la globalisation du capitalisme.

C'est sur cette base qu'il a insufflé sa pertinence intellectuelle à des recherches anthropologiques menées à l'ex-ORSTOM, puis IRD, telles la santé publique appréhendée dans ses micro unités sociales (dispensaires, services hospitaliers, etc.), le socialisme de marché (Laos, Vietnam), les ONG et l'idéologie de l'humanitaire, l'explosion de la marchandise religieuse, les transformations du travail et de l'entreprise, la science et la technique comme pratiques et comme normes idéologiques, la production de « l'institution réflexive », etc.

Le mode d'interprétation qu'il forge a pour but de saisir et faire apparaître, dans les situations d'enquêtes, les moments d'une transformation sociale. Tantôt le processus de transformation opère comme un changement de nature à partir d'un changement quantitatif. Dans ce cas, l'interprétation à construire tient compte du niveau d'importance et du mode d'agencement du phénomène dans l'ensemble du tissu social. Gérard Althabe se plaisait alors à décrire la manière dont s'édifiait le lien social pour suivre et reconstituer les processus d'institutionnalisation. Tantôt la transformation se présente comme un mouvement général de négation dont la logique interne doit être suivie de bout en bout pour identifier le moment de l'inversion des rapports engagés, donnant lieu à de nouveaux questionnements.

Incontestablement, son anthropologie est conçue dans une optique de dialogue avec les acteurs dont elle parle. Certaines configurations historiques lui ont été favorables : ainsi, *Oppression et libération dans l'imaginaire* sera lu et objet de débat parmi ceux qui seront les protagonistes des révoltes rurales et urbaines malgaches en 1972. De même, *Les fleurs du Congo* est un ouvrage produit à la suite d'un manifeste envoyé aux éditions Maspéro dont il se donne pour objectif de comprendre le lien avec le contexte politique et social qui l'engendre. D'autres conjonctures, plutôt liées aux enquêtes menées à partir des années 1980, l'ont obligé à s'interroger sur cette articulation entre pratique analytique et action politique :

ce qui constituait pour lui le sens ultime de sa production intellectuelle ne se reflétait point dans la réalisation de ses enquêtes en territoire français. Le rapport au politique se transforme suivant l'évolution historique de la société capitaliste. Il mènera alors une réflexion approfondie sur le processus de globalisation, ce qui se traduira par l'ouverture d'une série de chantiers de travail dans la perspective d'une anthropologie critique. Ainsi, il s'interrogera sur « les pratiques ludiques, sportives et festives comme autant d'analyseurs du processus de dédoublement dans lequel sont pris les acteurs » du monde globalisé ; ses enquêtes sur l'urbain seront prolongées par une recherche sur le mouvement de « mise en spectacle » de cet urbain qui peu à peu devient « décor », avec la figure emblématique qui est le touriste, œil regardant la ville à travers la lentille d'une caméra ; d'autres enquêtes seront menées sur un chantier qu'il appelle « la médiatisation et les scènes annexes : la juridiciarisation, la psychologisation, l'individualisation » où l'enjeu consiste à rendre compte de la production de la figure sociale d'un individu pour qui le « je est un moi », jouant sur les mots de Rimbaud ; enfin, il se penchera sur la question de la « consommation marchande » comme une matrice qui moule l'individu et entraîne une sociabilité hégémonique typique de la société capitaliste actuelle.

Pour les chercheurs en sciences sociales (anthropologues, sociologues, historiens) les élaborations conceptuelles de Gérard Althabe constituent toujours aujourd'hui des défis, ou plutôt des paris intellectuels difficiles à esquisser. Les questions qu'il a posées à la discipline, en tant que mode de connaissance des rapports sociaux, et aux collègues, interpellés dans leur participation à la production du présent, obligent à un investissement important tant sur le plan théoretico-méthodologique que politique. Il continuera à inspirer nombre d'entre nous à l'IRD et ailleurs. Il est, en effet, l'emblème d'une anthropologie qui ne connaît ni Nord ni Sud, ni appartenance ni aire culturelle. Sa pensée est à l'image de son itinéraire, en opposition à la fusion stérilisante qui accouple et enferme à vie un ethnologue et son unique terrain. Cet itinéraire a commencé au plus loin, en Afrique, chez les Pygmées Baka ; il s'est poursuivi sur sa propre société dans les banlieues françaises, multiculturelles et soumises à la crise économique de la fin des années 1970 ; enfin, il a rebondi en Argentine, pays qui sortait tout juste d'une dure dictature, et en Roumanie, au moment où la société était livrée à l'expansion capitaliste sauvage. Ces deux chantiers lui ont permis de se pencher sur la constitution de nouveaux champs politiques et sociaux, astreints à se conformer au miroir démocratique et à ses illusions, comme son ouvrage posthume *Villages roumains : de l'asservissement à la dépendance* (à paraître, L'Harmattan) le montre de manière magistrale.